

à ses voisins. Le soir couvrez les tas avec les tiges qui sont toujours en plus grande quantité que nécessaire pour cela. Que faire des feuilles de toutes les récoltes de racines est une énigme. Il faut nécessairement qu'elles s'accumulent, car la récolte de racines commence par les carottes et les Mangels vers le 15 d'octobre, et finit par les navets de Suède vers le 25. Ça ne coûterait pas une fortune de les ensiler dans un puits-silo où elles se garderaient jusqu'au printemps. Elles ne valent pas grand'chose bien qu'elles augmentent la sécrétion de lait; mais une dose un peu trop forte produit un relâchement de boyaux et le jeune bétail surtout maigrit rapidement sous cette influence. Dans tous les cas ne laissez pas les feuilles en tas sur le champ, mais étendez-les avec autant de soin que si c'était des tas de fumiers et enterrez-les par un labour.

Quant à l'usage à faire des carottes une fois qu'elles sont récoltées, vous ne pouvez mal faire en en donnant à tout votre bétail. Elles sont les racines qui conviennent le mieux aux vaches à lait; les cochons qui grossissent encore, les brebis agnelées n'en nourrissent que mieux leurs rejetons si on leur donne une bonne ration de cette racine—et les chevaux qui travaillent beaucoup se trouvent aussi bien nourris avec de la paille, de l'avoine et des carottes qu'avec du foin et de l'avoine. De fait sur les sols légers la carotte belge devrait être la principale récolte de racines du cultivateur. J'apprécie les navets de Suède et les Mangels; mais j'aime les carottes.

Panais.—Je viens de dire que la carotte blanche belge est la racine qui convient le mieux aux vaches à lait, parce que je ne crois pas qu'aucun cultivateur récolte plus de panais qu'il ne lui en faut pour sa table. Le paucet *Pastinaca Sativa* est une bonne racine pour le bétail, de fait un peu meilleure que la carotte; mais la graine est si coûteuse, elle est si lente à lever, l'éclaircissage coûte si cher et l'arrachage est si difficile, que je ne saurais en recommander la culture. Toutefois quelques mots sur la manière de cultiver cette plante ne seront pas de trop.

La graine est très légère et en Angleterre nous semons dix livres par acre! Dans le catalogue d'Evans la graine de panais est cotée à 60 cts la livre, soit six piastres pour la semence d'un acre. Trempez la semence et traitez-la sous tous les rapports comme la graine de carottes. Le panais préfère une bonne terre à grain. Je n'ai jamais pu réussir à les cultiver sur les sols légers et sablonneux. La plus belle récolte que j'ai vue était un champ de 14 acres sur un fond situé au pied de collines crayeuses près de Brighton. La terre de première qualité et bien engraisée avait été ouverte en tranchées de deux pieds de profondeur sur une vieille prairie, le gazon avait été jeté au fond des tranchées et la récolte fut de 35 tonnes à l'acre et se vendit quinze piastres la tonne sur le marché de Brighton—\$525 par acre! L'ouverture des tranchées avait coûté \$30 l'acre, et le marché était seulement à un demi mille du champ.

De la graine de panais semée en mai 1884, resta six semaines dans la terre avant de lever. Il est je crois discutable si le pouvoir qu'a cette racine de résister à la gelée présente un grand avantage au cultivateur canadien. C'est vrai qu'ils n'exigent pas d'être encavés; mais nous en avons besoin en hiver; et bien qu'il puisse rester dans la terre jusqu'en avril, la terre est si mouillée à cette époque de l'année que même si elle dégèle, on fait plus de mal que de bien en la fouillant pour y chercher les racines. Non, je crois que nous laisserons les panais de côté.

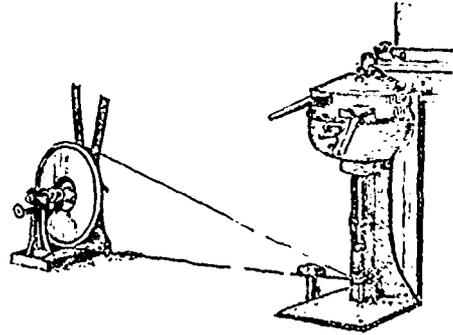
A. R. JENNER FUST.

(Traduit du journal Anglais.)

Amélioration importante du séparateur de De Laval.

Cette machine, le mérite et les grands avantages qu'elle présente sont maintenant si bien constatés et si généralement

connus partout, chez les Américains aussi bien que chez les autres nationalités, qu'il serait inutile d'entrer ici dans quelques détails à son sujet. Je me contenterai donc d'attirer l'attention seulement sur la merveilleuse amélioration que son inventeur est parvenu tout dernièrement à y faire. C'était l'opinion générale que la machine de De Laval convient bien pour une crèmerie ordinaire, mais pour les grandes



crèmeries on préférerait quelquefois la machine qui lui fait compétition, qui a une capacité double de la sienne, quoiqu'elle coûte beaucoup plus cher et que, sous certains rapports, elle soit plus compliquée et moins parfaite. Des critiques prétentieux criaient aussi bien haut que la De Laval avec son cylindre plus petit ne pourrait jamais faire d'aussi bon ouvrage que son compétiteur à tambour plus grand. Il est vrai que les mérites de la De Laval étaient si considérables et si évidents que, dans la plupart des cas, des fabriques où l'on avait à manipuler de grandes quantités de lait ont acheté sans hésitation six et même jusqu'à huit De Laval au lieu d'acheter la moitié moins des autres, faisant monter par là les ventes de la De Laval par millions de plus que le nombre de toutes les autres machines vendues. On aurait pu croire que le docteur De Laval avait toute raison d'être satisfait de ce résultat. Mais c'est un homme qui ne reste jamais satisfait de ce qu'il fait tant qu'il voit qu'il reste un seul obstacle à surmonter. Il se livra donc à un travail assidu afin d'augmenter la capacité de sa machine pour écrémer et en moins d'un an, il nous arrive avec une machine de grandeur ordinaire mais n'écrémant pas moins de 1600 lbs à l'heure, ou justement le double de ce qu'elle avait coutume d'écrémer. De plus il a aussi fait une machine plus grande qui écrème jusqu'à 1800 lbs à l'heure, qui se trouve par là égale à n'importe quelle machine en existence ayant le double de sa grandeur, coûtant le double du prix et exigeant le double de puissance motrice. Sans pouvoir découvrir pour à présent le secret de l'amélioration, je puis assurer cependant à ceux qui ont déjà acheté et qui se servent présentement de la De Laval que leur vieille machine peut être arrangée facilement et à un prix raisonnable, de manière à lui donner cette augmentation de capacité qui la mettra en état d'écrémer la même quantité que n'importe lequel de ses compétiteurs.

On a donc répondu aux plaintes des propriétaires des grandes crèmeries en y apportant un remède efficace et pratique.

LA MACHINE A MAIN.

Une autre plainte était faite par les petits cultivateurs désirant entrer en compétition dans la fabrication du beurre de première classe mais auxquels le nombre limité de vaches ne permettait pas d'adopter les machines nécessaires vu la force motrice coûteuse qu'elles exigeaient. Cette plainte était générale par tout le monde et, pendant les trois dernières années, la construction d'une machine marchant avec la main a été le problème à la solution duquel des hommes de plusieurs